

À l'origine de l'écriture (sur *La fille à histoires* d'Irène Frain)*

Isabelle Constant
University of West Indies, Barbados



De même qu'Annie Ernaux nous raconte l'histoire vécue de son enfance en Normandie, Irène Frain nous ouvre la porte de son enfance dans la Bretagne des années de l'après-guerre. Les classes sociales de leur famille se ressemblent, et le thème de la honte se trouve présent dans les romans des deux écrivaines, même s'il apparaît d'une façon différente. Alors que chez Annie Ernaux dans *La Place*, c'est l'adolescente narratrice qui a honte de ses parents, chez Irène Frain c'est l'écrivain qui se rend compte que ses parents vivent avec un sentiment permanent d'inadéquation. Plusieurs raisons se conjuguent pour créer ce sentiment. La première raison est historique, même si elle ne désigne pas directement les parents de l'auteur mais les habitants de la

* Frain, Irène (2017). *La fille à histoires*. Paris : Seuil. 272 p. ISBN 9782021341942.

région. Il s'agit, vaguement évoquée, de la honte diffuse de la collaboration avec les Allemands dans la région de Lorient pour survivre pendant la guerre. Une autre raison, non dite, sous-jacente, insidieuse mais omniprésente est la peur du qu'en dira-t-on, des voisins, toujours trop proches, qui vivent dans la même cour. La honte vient aussi de l'incapacité à déménager dans une maison plus spacieuse alors que la famille s'agrandit. Des éléments extérieurs s'opposent à l'acquisition de cette maison rêvée, comme si le destin s'acharnait sur les pauvres. Il y a aussi la honte liée à la peur permanente des petites gens de ne pas être à la hauteur, par exemple de ne pas savoir écrire correctement ou de ne pas pouvoir s'exprimer convenablement dans des situations de dialogue avec l'administration. Chez Annie Ernaux comme chez Irène Frain ce sont leurs aptitudes aux études qui sauvent les filles de leur milieu pauvre, mais dans les deux cas la famille considère ce succès avec ambivalence en devenant témoin de l'évolution de leurs enfants hors de leur milieu. Les familles perçoivent cette évolution, qui implique une ouverture vers l'extérieur, comme une fierté mais aussi comme un éloignement et une sorte de trahison. Car ces écrivaines, non contentes de s'exiler dans les hautes sphères intellectuelles de la création dévoilent en plus une part de leur autobiographie et également de la biographie familiale. Fait somme toute assez courant, l'une des sœurs d'Irène Frain, nous révèle ce livre, ne lui pardonne pas ces révélations.

Irène Frain révèle dans ce roman un secret de famille que sa mère, qui prétend lui interdire d'écrire l'histoire familiale, aurait préféré ne jamais voir divulgué. L'enfant, une troisième fille, est née juste après un choc sentimental de sa mère qui apprend par une lettre que son mari en a toujours aimé une autre. Dans sa rage, la mère donne à l'enfant le prénom de sa rivale, Irène, et à long terme ne parvient jamais à vouer un véritable amour à sa fille. Pourtant ce roman se lit comme un roman d'amour dédié à sa mère. Tous ses souvenirs tournent autour de ce manque et se raccrochent à des moments où sa mère lui a accordé un peu d'attention, notamment une journée mémorable passée seule en sa compagnie à une exposition sur l'âge d'or de Lorient, le temps de la

compagnie des Indes. Ce qui explique l'intérêt futur de l'écrivain pour le dix-huitième siècle des voyages vers les îles sucrières, présent notamment dans son roman *Les Naufragés de l'île Tromelin*.

L'auteur loue les dons créatifs de couturière de sa mère et imagine une filiation entre ce métier que sa mère a dû délaissier et celui d'écrivain. La créativité des enfants ne connaissant pas de limites, seule avec les boutons de couturière de sa mère, l'enfant s'invente des personnages à partir des boutons : la méchante, la reine des boutons, et des boutons victimes sans défense dont l'un représente l'enfant elle-même. Elle loue également les dons de conteuse de sa mère, même si elle laisse entendre que par ennui, sa mère invente le plus souvent des histoires. Les situations où sa mère se fait conteuse ont lieu à l'occasion de rencontres entre femmes autour d'un "jus", c'est-à-dire, un café mêlé de chicorée qui se prend sur la toile cirée de la cuisine. Dans ces moments de rencontre, Irène Frain enfant se cache sous la table et engrange les histoires. Elle reconnaît déjà qu'il s'agit de moments hors temps, de moments de fiction en quelque sorte, où tout ouïe elle accumule des histoires et des voix ainsi que des tons particuliers, tout ce qui contribue à la palette des écrivains. Ces séances donneront à Irène Frain son goût pour la création d'histoires et l'écriture. Cette reconnaissance de l'origine de son talent d'écrivain en la personne même de sa mère l'aide à pardonner le manque d'amour maternel. Elle contrebalance le mal ressenti en exaltant le bénéfice acquis pour la direction de sa vie. Ce livre lui sert à la fois à s'expliquer pourquoi sa mère l'a délaissée, à justifier les actes et les paroles de sa mère afin de parvenir à les accepter et sans doute à les transcender pour en souffrir moins. Il lui sert à pardonner.

L'auteur trouve beaucoup d'excuses à sa mère qui était une femme malheureuse, comme l'étaient de nombreuses femmes de l'époque, dont le destin se limitait à s'occuper de leur mari et de leurs enfants. Le père, jamais critiqué mais adulé par l'enfant a exigé de la mère qu'elle abandonne son métier de couturière. C'est une des découvertes que l'enfant fait au grenier où elle passe de longues journées à découper des mères de papier dans *Le Petit Echo de*

la Mode et à se raconter leurs histoires. L'enfant trouve aussi refuge chez une voisine de la cour qui devient une mère de substitution. L'histoire nous confirme que les enfants à qui les parents font du mal préfèrent se taire plutôt que de les mettre en cause. En conséquence, les parents peuvent quasiment être assurés du silence protecteur de leurs enfants.

Le ton du roman est forcément triste puisqu'il s'agit d'une enfant mal aimée par sa mère, mais on y trouve de l'intérêt car il décrit une situation qui semble assez courante, décrite du point de vue d'une victime, l'auteur, qui recherche désespérément dans ses souvenirs les moments privilégiés et les preuves d'amour de sa mère. Il s'agit presque d'une enquête qui revisite à posteriori les moments heureux de son enfance.

En palimpseste de ce roman, l'auteur fait référence au "livre interdit" qui est le roman que sa mère lui avait formellement défendu d'écrire. On se demande s'il s'agit du livre que nous lisons ou d'un autre roman, mais cet aspect n'est jamais clarifié. Un site internet *irènefrain.com* nous livre des photos de son enfance, de son adolescence et même les photos des boutons-personnages. Ce livre, une autobiographie de son enfance est sans doute l'un des plus personnels de l'auteur et peint une image intimiste d'un auteur qui habituellement s'intéresse plutôt aux grands personnages (Cléopâtre, Gandhi), aux grands voyages (Tromelin, La Chine, le Tibet, l'Inde) et aux grands espaces (la mer ou l'Himalaya).

Références

Ernaux, Annie (1983). *La Place*. Paris: Gallimard.

Frain, Irène (2009). *Les Naufragés de l'île Tromelin*. Neuilly-sur-Seine : Michel Lafon.